

---

*Shrapnels. En marge de Bagdad*  
et la Presse

*DRÔLE DE VIE QUOTIDIENNE À BAGDAD*

*La romancière suisse Elisabeth Horem a rejoint son mari diplomate en poste à Bagdad. Avec une douceur implacable, elle décrit dans Shrapnels l'existence quasi cloîtrée qu'elle y mène depuis une année, sous la menace quotidienne des attentats.*

Le désir de mettre de l'ordre dans un monde chaotique, c'était une des raisons avancées voilà dix ans par Elisabeth Horem pour expliquer son besoin vital d'écrire. La romancière du *Ring*, premier roman couronné par trois prix, avait déjà une certaine expérience des désordres du monde : diplômée d'arabe littéral, elle avait séjourné en Syrie avant de travailler à Gaza et Jérusalem comme déléguée du CICR, puis de suivre son mari diplomate à Moscou et au Caire. Après *Le Fil espagnol* et *Le Chant du bosco*, deux romans où elle décrivait un pays imaginaire en proie à la dictature et à l'arbitraire, l'écrivain livre aujourd'hui « quelques impressions de la vie un peu étrange » qu'elle mène à Bagdad.

Ce n'est ni un reportage ni un journal. Rejoignant son mari arrivé cinq mois plus tôt, au lendemain de la

guerre, elle sait d'avance qu'elle vivra dans cette ville sans la connaître puisqu'elle sort très peu, jamais seule et jamais librement. À sa manière nette, concentrée, suggestive, non sans humour, Elisabeth Horem consigne des choses vues et entendues durant un an, comme autant d'éclats d'une réalité quotidienne presque irréelle. Sans jamais hausser le ton ni tomber dans le pathos, ces 114 tableaux familiers font partager au lecteur des moments de découvertes, de plaisirs, d'espairs, de découragement, de peur, de révolte ou, pire, d'acquiescement à la violence si détestée.

Au début de ce récit à la troisième personne, la narratrice prend l'habitude de nager chaque matin dans sa piscine, avec obstination, pour compenser l'absence de tout autre exercice physique. Elle pourrait se croire seule si elle ne savait pas qu'un des gardes est sur le toit pour surveiller les terrasses avoisinantes. Ces CPO (*Close Protection Officers*), elle les a vus découper et coller des feuilles en plastique transparent sur chaque carreau des fenêtres de la maison, pour éviter les blessures par éclats de verre en cas d'attentat. Ils lui apprendront plus tard à repérer la chute d'une grenade, à s'éloigner de quatre grands pas et à se jeter à terre dans l'axe de la grenade, coudes au corps, en se bouchant les oreilles et en ouvrant la bouche.

Elle occupe ses journées à lire, à écrire, à tirer le portrait de son entourage, gardes compris, et à travailler dans son laboratoire photo. Avant que les attentats et les enlèvements ne deviennent monnaie courante, elle et son mari sortent parfois pour se rendre à une invitation, à la nuit tombante, dans leur voiture blindée et climatisée, toujours accompagnés de leurs gardes armés. Ils vont aussi manger du poisson grillé chez un peintre-galeriste qui s'improvise restaurateur une fois par semaine, assister à une soirée poétique (où elle est la seule femme), acheter

un bouquet de roses, un yucca, un kilim ou des éclairs au chocolat, et c'est chaque fois une aventure. Ils font également une excursion à Babylone, dans une zone militaire sous commandement polonais, et un voyage en Syrie au retour duquel ils apprennent que deux de leurs compatriotes, en panne au bord de la route, ont été abattus à bout portant d'une voiture.

Le cercle de leurs relations se rétrécit, car ceux qui le peuvent quittent le pays. La violence gagne, aveugle ou ciblée: on tire sur les paraboles des satellites et sur les magasins de disques, on tue les médecins, les intellectuels, les artistes, les ingénieurs, les barbiers. Et quand Farida la cuisinière se réjouit de ce que la peine de mort soit rétablie pour punir ces « sauvages », elle ne proteste plus. Mais elle écoute aussi le jardinier lui dire que si les gens disparaissent, les plantes continuent à pousser, et qu'on aura toujours besoin de quelqu'un pour s'en occuper.

ISABELLE MARTIN

*Le Temps*, 2005

« Elle n'a entendu personne reprocher la guerre aux Américains. Bien au contraire. Non, ce que les gens leur reprochent c'est d'avoir fait tant d'erreurs après la guerre et d'avoir (...) gâché l'espoir qu'elle avait fait naître. » Dans la mosaïque de ses notes de Bagdad, Elisabeth Horem s'autorise cette seule phrase explicite sur la politique. Et pourtant de ce collage apparemment né du hasard des jours surgissent des motifs qui en disent long. Absurdité du conflit entre « autorités » et « terroristes », mort aveugle, terreur qui s'insinue partout, mais aussi vie qui continue tant bien que mal dans un pays ravagé. Thème, surtout, de l'enfermement, saisissants instantanés de son quotidien d'épouse (de diplomate) recluse. Une année en marge, derrière les sacs de sable empilés

devant sa maison ; au jardin, havre vulnérable ; derrière les vitres de la voiture blindée qui mettent le monde à distance. Et entre les gardes du corps omniprésents, qui encadrent chaque mouvement lors des rares escapades à pied...

Remarquée dès son premier roman, *Le Ring*, Elisabeth Horem a passé un an dans le Bagdad de cette guerre larvée mais totale qui a succédé à celle contre Saddam Hussein. Elle en rapporte non un reportage mais un texte littéraire à la musique subtile, humainement très attachante, qui ouvre à la réflexion non les avenues de la certitude mais les sentiers accidentés de l'interrogation et du doute féconds.

JACQUES POGET  
*24 Heures*, 2005

### *BAGDAD AU JOUR LE JOUR*

*La romancière Elisabeth Horem livre les chroniques aériennes d'une vie de femme de diplomate dans un pays en guerre.*

Elisabeth Horem est l'épouse du chef du bureau de liaison suisse à Bagdad, mais, dans son dernier livre, on ne saura rien de cette femme, simplement désignée par « elle », sinon qu'elle est européenne, qu'elle vit en Irak et qu'elle partage la vie d'un « officiel » en poste là-bas. Elle passe ses journées cloîtrée dans sa villa, consignes de sécurité obligent, entourée de gardes du corps qui surveillent la rue en permanence. Pour tuer le temps, elle réalise des portraits photographiques minutieux de ces hommes, établissant ainsi un contact privilégié, et inattendu, avec eux. Quelques sorties en ville sous haute sécurité, quelques rencontres d'intellectuels ou artistes irakiens illuminent le récit. Car la situation particulière

dans laquelle « elle » se trouve n'empêche pas les échanges : elle parle l'arabe, et l'on devine qu'elle a déjà vécu dans la région.

En quelques romans, dont *Le Ring*, qui avait obtenu le Prix Georges-Nicole et le Prix Dentan, et *Le Chant du bosco*, magnifique et tragique roman qui se déroulait dans un pays totalitaire, Elisabeth Horem a construit patiemment une œuvre originale, à l'écriture très maîtrisée. Situait ses textes dans des pays du Sud qu'elle ne nomme pas, l'auteure laisse entrevoir ce que peut être la vie dans un pays difficile. Elle livre aujourd'hui un recueil de chroniques, textes courts, intelligents et pudiques, inspirés de sa propre vie à Bagdad. Chaque texte trouve son point de départ dans un détail de la vie quotidienne, en apparence anodin, pourtant chargé de sens. Pas de théorie politique ici, ni de grands discours didactiques, mais quelques anecdotes tranchantes. Tel ce vénérable cheikh en costume traditionnel, traité sans ménagement par un jeune soldat américain qui ignore que, chef d'une tribu importante, il peut lever dix mille hommes en un jour.

Moments d'émotion aussi, lorsque le jardinier enseigne à ses fils comment tailler les arbres, parce que, explique-t-il, dans ce pays les gens disparaissent, « mais les plantes, elles, pendant ce temps-là, elles continuent à pousser ». Absurdité de la guerre, de cet enfermement forcé, entre les lignes la peur affleure, pas tant la leur, à « elle » et « lui », mais celle des autres, ceux qu'« elle » écoute, et dont les vies sont saccagées. Dans ces chroniques aériennes, l'auteure fait preuve à nouveau d'un grand talent littéraire, notamment dans sa façon de tenir chacun de ces petits textes en suspens, laissant au lecteur le soin d'en imaginer une conclusion possible.

SYLVIE TANETTE

*L'Hebdo*, 2005

## RELIRE L'IRAK

... La littérature elle-même s'y met. Tel le livre d'Elisabeth Horem, *Sbrapnels*. Ce n'est pas un reportage, c'est un récit d'écrivain. L'épouse d'un diplomate suisse raconte un an de séjour à Bagdad. Au ras des réalités et des émotions quotidiennes : sans digressions, sans prétentions de tout savoir, sans jeu d'hypothèses. Recluse dans sa maison gardée, promenée dans sa voiture blindée. Elle monte sur le toit, sous le regard inquiet des vigiles, et regarde le ciel, la ville, les couleurs. Elle écoute, d'abord avec effroi, puis avec un détachement qui l'interroge, les explosions incessantes, lointaines, parfois toutes proches. Elle parle à Farida qui fait le ménage et raconte les peurs de la ville. Elle entend les horreurs, les rumeurs.

Lorsqu'elle sort, c'est le plus souvent vers ce quartier barricadé où les étrangers se donnent l'illusion d'une vie normale. Là où un courageux violoncelliste irakien organise un concert et reçoit aussitôt après une lettre le menaçant de mort...

Fanatisme, cruauté, humiliation, bêtise. Mais ces mots n'apparaissent jamais. Tout est suggéré. Peut-être qu'à force de qualifier les événements on en atténue les aspérités. L'espoir ? Il y en a aussi des traces dans ce livre noir. Dans la description pudique de tous ceux qui s'efforcent de vivre sans panique et avec dignité. Tel ce jardinier qui apprend le métier à ses enfants parce que « les plantes, pendant ce temps-là, elles continuent à pousser... ».

JACQUES PILET  
*L'Hebdo*, 2005

## LA GUERRE, LE SOLEIL, LA VIE

Parce qu'il témoigne de l'intérieur, parce qu'il reste avant tout l'œuvre d'un écrivain, parce qu'il ne cherche ni à expliquer ni à émouvoir, *Sbrapnels* est un livre précieux. Il retrace une année à Bagdad, où Elisabeth Horem a suivi son mari, ambassadeur. Pas de spectaculaire ici, ni de pathos, juste cet étrange sentiment : celui d'être à la fois au cœur de la guerre, de la vivre de l'intérieur, tout en restant « en marge de Bagdad » – comme l'indique le sous-titre – en raison des protections et de l'isolement.

Nulle froideur non plus, malgré la distance établie en optant pour le « elle » plutôt que le « je ». Il en ressort une suite d'impressions, avec un souci constant d'honnêteté et de justesse. La narratrice en reste aux faits, à ce qu'elle a vu ou entendu et son texte n'en devient que plus fort, effrayant sans jamais chercher à l'être. Elle entend des explosions, des fusillades. On parle d'enlèvements. On croise des militaires, des gardes du corps. Par allusions, on sent le pays s'enfoncer dans la terreur, dans l'horreur.

Elisabeth Horem n'occulte pas non plus les signes indiquant que la vie, malgré tout, se fraie toujours un chemin. C'est un thé bu au bord de la piscine, des photos prises depuis le toit de la maison, un chat blessé que les gardes s'efforcent de maintenir en vie. Des petits riens qui prennent ici un sens particulier : « Un envol de colombes tournoie, elle voit leurs ombres voltiger sur le mur. »

ÉRIC BULLIARD

*La Gruyère*, 2005

## LES MOTS POUR DIRE BAGDAD

*Épouse du représentant suisse en Irak, la romancière Elisabeth Horem a tiré de sa vie quotidienne sur les berges du Tigre son dernier ouvrage, Shrapnels.*

À Genève où elle s'est arrêtée pour le Salon du livre, elle continue de parler de « lui » à la troisième personne. Comme dans son livre. Comme si la vie quotidienne là-bas, à Bagdad, n'était pas tout à fait réelle. Comme si, en Irak où elle a débarqué quelques mois après la fin officielle de la guerre, à l'automne 2003, l'écrivain avait, pour la première fois au fil des affections conjugales, pris le pas sur la femme de diplomate, sur l'épouse chargée des mondanités.

« Pas d'invités pour cause d'insécurité. Mes enfants occupés à leurs études loin de Bagdad. Un univers quotidien confiné aux murs de notre résidence et aux abords de la piscine gardés par des hommes en armes. J'avais l'impression de me réveiller dans une fiction. » Elisabeth Horem est donc passée à l'acte. La romancière fétiche de l'éditeur Bernard Campiche, lauréate en 1994 du Prix Georges-Nicole, a choisi de transformer son journal en *Shrapnels*, une année d'éclats littéraires pour dire la vie qui reste alors que les éclats d'obus rythment le quotidien.

La vie? « Oui. Pas seulement celle des hommes, mais celle de la ville que je percevais chaque jour derrière mes murs. Bagdad, c'est pour moi d'abord des lumières, des impressions. Lorsque j'y suis, je vis dans deux mondes : le monde ouvert sur l'extérieur de Martin et du bureau de liaison, et celui clos de notre résidence. Or bizarrement, le second est parfois plus proche de la réalité. La peur ou l'espoir se lisent parfois mieux sur le visage de nos employés irakiens que dans les articles de presse. »

Le voici donc nommé: le « il » du livre, la victime collatérale de *Sbrapnels*. Martin Aeschbacher est depuis mai 2003 le représentant de la Suisse en Irak. Elisabeth est son épouse. Les deux ont la cinquantaine. Ils font équipe depuis plus de vingt ans. La guerre n'a pas infléchi leur décision de partir en Irak, prise un week-end de septembre 2002 alors que l'ONU recherchait toujours les fameuses armes de destruction massive. Elle dit juste: « Le laisser partir seul était hors de question. »

Puis il a fallu s'accommoder. De cette vie filtrée par les murs, de ses absences, de ces fichus interdits – pas de sortie individuelle, pas de courses au marché, pas de repos dans le jardin lorsque les obus sifflent, même éloignés – qu'elle n'a toutefois jamais songé violer. « Le faire serait complètement irresponsable lâche-t-elle. Trop de gens, de Berne jusqu'à Bagdad, se donnent un mal de chien pour assurer notre sécurité. Il faut être sérieux. » D'autant qu'il a fallu se battre pour rester. « Tous les ambassadeurs ou presque sont en Irak sans leurs familles. Je suis l'exception. Comme telle, je n'ai pas droit à l'erreur. » Bagdad n'est pas Paris, où Martin était précédemment conseiller culturel. Ni Le Caire, ni Moscou, ni Prague où il a officié...

On la regarde droit dans les yeux. La violence de Bagdad n'y a pas installé son voile de peur. Sa simplicité, née peut-être de cette banlieue parisienne « nulle » où elle a grandi, n'a pas été altérée. On l'imagine, mèche de cheveux frondeuse, en activiste, en humanitaire. Gagné. Ex-déléguée du Comité international de la Croix-Rouge en Palestine, Elisabeth Horem parle arabe. « Lui » aussi. Un collègue diplomate la décrit ainsi: « Elle se sent investie d'une mission en Irak. Du genre: notre devoir est aussi de montrer aux Irakiens qu'ils vivent dans un pays normal, avec des ambassades normales. » Avec,

soigneusement caché mais très vite repérable, ce goût de la résistance. La résidence, sur les berges du Tigre, comme son bureau, dans le quartier commerçant voisin de Karrada, sont des lieux où l'on parle.

« Ils m'ont reçu une fois. Et ils m'ont écouté raconte le représentant irakien d'une firme suisse. Le lendemain, j'allais chez les Américains qui, eux, se sont contentés de remplir les formulaires dont j'avais besoin. » La romancière sait aussi regarder : « Je me souviens des files d'attente, le jour des élections, le 31 janvier dernier. Tout le monde parlait de ce scrutin avec condescendance. Pourtant, voir les Irakiens sortir de chez eux pour aller voter malgré le danger, ça donnait des frissons. »

Comment ne pas, pourtant, avoir le moral cassé par les bombes, le chaos, la violence ? « Il y a des jours où Bagdad pèse lourd reconnaît-elle. » Comme ce jour où « il » avait promis de l'emmener dans le quartier des photographes. « Je me faisais une joie de gosse » raconte cette passionnée des mots et des images. Puis il a rappelé pour annuler. Trop dangereux. Consignes de sécurité. Elisabeth a plié, la mort dans l'âme. La carapace de romancière ne protège pas contre ce genre « d'éclats ».

RICHARD WERLY  
*Le Temps*, 2005

### *ZONE PROTÉGÉE*

De Bagdad, où elle est allée rejoindre son compagnon, elle ne voit rien, isolée du monde par l'air conditionné de sa limousine blindée, protégée par des gardes du corps armés de kalachnikov. Elle ne voit rien sinon des barrages de contrôle, des sacs de sable, des blocs de béton en chicane, et le soir, à la télévision, les attentats et les

morts. De sa piscine, elle entend des explosions, des tirs de mortier, des coups de feu, parfois très proches. Partagée entre le bonheur et la honte, elle observe ces « jours sanglants et pourtant scandaleusement tranquilles », alors qu’Aram et Farida, qui s’occupent du ménage et de la cuisine, se plaignent du bruit des hélicoptères, de l’absence d’électricité, de la chaleur, des moustiques, et reprochent aux Américains non pas la guerre, mais d’avoir fait tant d’erreurs. Un beau récit tout en finesse écrit à la troisième personne du singulier.

MONIQUE BALMER

*Femina*, 2005

### *CONTES DES MILLE ET UN JOURS*

... Elisabeth Horem raconte une année à Bagdad, où elle s’en alla retrouver un homme arrivé au lendemain de la guerre. La route de l’aéroport a mauvaise réputation, on y lance des grenades afin d’immobiliser les véhicules. Voici une capitale immense et jalonnée de sacs de sable, de palmiers poussiéreux, qu’elle ne connaîtra pas vraiment – « elle le sait depuis le début, parce qu’elle ne pourra sortir que très peu, jamais seule et jamais librement, condamnée à rester pour toujours en marge de cette ville ». Sans hausser le ton, avec précaution et humour, Elisabeth Horem dit les coupures de courant, les tirs de mortier ou de roquettes. Ici, elle peut uniquement circuler dans une voiture dont les vitres de cinq centimètres d’épaisseur ne s’ouvrent pas, sans cesse flanquée de gardes, les *Close Protection Officers*, CPO. Dans les rues, on ne croise guère de femmes. Bien vite, elle ne prête plus attention aux coups de feu sporadiques, mais s’étonne toujours d’entendre le rire des jeunes gens qui se promènent à la tombée de la nuit. À Bagdad, où les

enlèvements pullulent, il lui faut renoncer à avoir un sac à main, à décrocher le combiné du téléphone, à ouvrir une porte toute seule, mais apprendre en revanche comment se comporter en cas d'attaque à la grenade ou essayer « du moins d'avoir une idée de la chose ». Elisabeth Horem voudrait bien envoyer des lettres, mais il n'y a plus de timbres, et pas encore internet. « Elle est en Irak, mais elle n'en voit rien, n'en verra rien ou peu s'en faut », hormis à la télévision... *Shrapnels*, du nom de ces projectiles de métal qui s'échappent des engins explosifs et qui font tant de ravages, est un livre saisissant et important. Faites passer.

ALEXANDRE FILLON

*Madame Figaro*, 2005

*LE BRUIT DES EXPLOSIONS  
DANS BAGDAD LA NUIT*

*La romancière suisse Elisabeth Horem nous livre un texte rare sur la vie des Occidentaux à Bagdad aujourd'hui. De la littérature douce et forte à la fois.*

Comment vit-on à Bagdad aujourd'hui ? Peut-on faire de la littérature avec une année de vie à Bagdad ? À ces deux questions la romancière Elisabeth Horem, femme de diplomate en poste en Irak, répond par l'affirmative en publiant ce roman-journal, des « impressions de la vie un peu étrange » qu'elle mène là-bas.

Nous sommes loin des reportages et des thèses. Une année d'observation, de vie malgré tout, malgré la violence, malgré la peur. Une année d'écrivain, avec le travail d'écriture cloîtrée, fenêtres fermées, des aventures minuscules, des découragements et des bonheurs gagnés sur la peur. Une année, c'est aussi le rythme des saisons,

avec quelques sorties, du poisson grillé et Babylone, si loin si proche, qu'on ne reverra plus.

La vie qu'elle décrit, avec ses gardes du corps omniprésents, la chute des grenades, la voiture blindée, c'est un cercle qui se rétrécit. L'enfermement progressif avec la haine derrière la porte. Il y a quand même une soirée de poésie. Puis des morts inconnus... puis des morts qu'on pourrait connaître. Le jardinier, lui, continue de faire pousser des plantes, la gourmandise, un chat et Mozart font parfois oublier la violence. Pas longtemps. Le texte d'Elisabeth Horem est à lire absolument comme un témoignage littéraire de haut vol, une aventure de mots serrée et forte, sans concession au sensationnel.

DIDIER POURQUERY  
*Métro*, 2006

#### *UN RARE ROMAN-TÉMOIGNAGE SUR LA VIE D'UNE OCCIDENTALE À BAGDAD*

*Sbraḩnals. En marge de Bagdad* est un rare roman-témoignage écrit par une Occidentale pour décrire la vie quotidienne d'une femme dans le Bagdad de l'après-Saddam Hussein, qui perçoit la violence à travers le bruit des explosions et les récits de son entourage.

La romancière suisse Elisabeth Horem raconte une année passée à observer ce pays, dans un quasi-enfermement où elle n'a de la capitale irakienne que des vues fugitives à travers les vitres teintées d'une voiture blindée.

*Sbraḩnals* décrit ainsi la fameuse route conduisant à l'aéroport de Bagdad comme une route qui « a mauvaise réputation ».

L'auteur laisse transparaître dans son ouvrage la tension prégnante et la peur que suscitent les explosions,

les attaques des insurgés et la lutte des forces de sécurité irakiennes: « Barrages de contrôle, murailles de sacs de sable, blocs de béton en chicane qui vous mènent face à l'œil rond d'un canon de char », raconte Elisabeth Horem.

Épouse d'un diplomate, la romancière qui vit entourée de jour comme de nuit par des gardes de sécurité tente de découvrir la ville de quelque six millions d'habitants en de rares escapades, qui sont autant d'exploits que de moments de plaisir.

Le livre témoigne de petits faits quotidiens au travers du paysage des saisons, avec le jardinier qui apprend à son fils à travailler les plantes et les fleurs. Mais aussi les rares soirées consacrées à déguster un *mezgouf* (poisson grillé à l'irakienne) entre amis ou à se retrouver pour déclamer des poèmes arabes ou assister à quelques rares concerts.

Mais comme un *sbrapnel*, la violence endémique éclate à chaque page du livre, qui décrit le cortège d'explosions, de morts et d'enlèvements de jeunes Irakiens, pour extorquer à leurs parents le paiement d'une rançon de quelques milliers de dollars.

AGENCE FRANCE PRESSE, 2006